

Pour sortir de l'ornière néo-positiviste Getting out of the Neo-positivist Rut

Daniel BERTAUX

Volume 8, Number 2, octobre 1976

La mobilité sociale : Pour qui? Pour quoi?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/001058ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/001058ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)

1492-1375 (digital)

[Explore this journal](#)

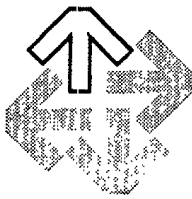
Cite this article

BERTAUX, D. (1976). Pour sortir de l'ornière néo-positiviste. *Sociologie et sociétés*, 8(2), 119–134. <https://doi.org/10.7202/001058ar>

Article abstract

In order to take empirical sociology in general, and in particular the sociology of social mobility out of the rut where neo-positivism has thrust it, it is not sufficient to simply change theory; it is also, and above all the methodology which must be criticized. It is indeed under the apparently neutral and "scientific" form of techniques developed in survey research that are subreptitiously introduced the fundamental epistemological ideas of neo-positivism: the notions of probability, of relationships between variables, of evidence, the idea of a society made up of individuals rather than social relations; so many ideas totally in opposition to a genuine sociological approach. To these approaches the author proposes to substitute, for example, the study of the crucial process of transmission of capital through inheritance; more generally, it must be shown that each class possesses its own mechanism of recruiting its agents from amongst the very sons of its agents. The study of mobility must be refocused on its real object, the historical transformation of social relations.

Pour sortir de l'ornière néo-positiviste



DANIEL BERTAUX

INTRODUCTION

Trente années de néopositivisme ont enfoncé la sociologie empirique en général, et la sociologie de la « mobilité sociale » tout particulièrement, dans une fangeuse impasse. L'enlèvement est très profond: pour en sortir il faut d'abord consolider les bases. Autrement dit: il ne suffit pas de changer de théorie tout en gardant les mêmes *méthodes*, car c'est *au cœur même de la méthode* que s'est installée l'erreur fondamentale. Elle est d'autant plus redoutable qu'elle se couvre d'un double masque, celui de la neutralité, et celui de la scientificité. Neutralité: si les théories sont réputées partielles et partiales, la méthode « quantitative » élaborée par la philosophie néo-positiviste est réputée neutre. Quoi de plus neutre qu'un coefficient de corrélation? Quoi de plus *scientifique* donc? La philosophie néopositiviste oppose la méthode réputée scientifique (la méthode expérimentale en sciences exactes, et la méthode d'inférence causale, qui est censée en dériver, en sciences sociales) à la théorie, chargée de toutes les faiblesses: théorie dont l'on ne pourra jamais assurer la vérité mais seulement la fausseté (Popper), théorie dont les balbutiements incertains sont filtrés par cette minute de vérité qu'est le jugement de la méthode: le moment de la PREUVE.

Tout cet édifice repose, au fond, sur un postulat: à savoir, que « la société est composée d'individus ». Ce que l'on cherche en effet, c'est à mettre en évidence des « lois » conçues comme *relations statistiques* entre des propriétés observables au niveau

individuel: relation entre certaines caractéristiques sociales des individus et certaines de leur attitudes (c'est toute la sociologie électorale, la sociologie des media, etc.), relations des caractéristiques « objectives » des individus entre elles: c'est le cas de la sociologie de la mobilité sociale. Dans la mesure où il existerait un niveau *structurel* sous-jacent aux processus sociaux et historiques, cette approche en tous cas ne permettrait pas de le saisir directement; elle n'en percevrait que les échos affaiblis au niveau des « individus ». C'est pourquoi la sociologie empirique néo-positiviste, celle de Stouffer, Lazarsfeld, Lipset, Duncan, pour ne citer que les plus connus, cette sociologie là n'est en fait qu'une *psychosociologie empirique*. Trente années d'expérience suffisent amplement à la déclarer inapte à la saisie des structures profondes des processus sociaux historiques, inapte à la mise en évidence des rapports socio-structurels: inapte au travail sociologique proprement dit.

Pour notre infortune, le champ d'étude des phénomènes de « mobilité sociale » — on devrait dire plutôt, transmission du statut social, ou mieux, distribution des êtres humains dans, et par, les rapports sociaux — est un de ceux où la philosophie et la pratique néopositivistes se sont données le plus libre cours: sans doute constituait-il un terrain prédisposé. Voilà pourquoi les travaux, et surtout les méthodes élaborées dans ce champ, sont proposés en modèle aux étudiants (l'ouvrage de Blau et Duncan, ayant succédé à celui de Lipset et Bendix¹). Voilà aussi pourquoi sortir de l'enlèvement sera plus long et plus difficile dans ce champ que dans d'autres. En fait, si telle est la conjoncture, l'effort doit porter sur tous les niveaux à la fois: empirique et méthodologique, théorique et épistémologique. Contrairement à une certaine tradition lettrée, fort répandue en France, je ne privilégie pas ces deux derniers niveaux. Par contre l'influence de cette tradition, en particulier sous ses formes structuraliste (Levi-Strauss, Bourdieu) et structuralo-marxiste (Althusser, Poulantzas, Baudelot et Establet) m'aide à percevoir les liens cachés qui relient telle approche « méthodologique » à tels présupposés théorico-épistémologiques.

Si l'on en reste au niveau des méthodes, la confusion s'installe, et l'on risque de patauger encore longtemps. C'est ainsi que dans l'article publié dans le présent numéro, Paul Bernard et Jean Renaud² croient à la possibilité d'une *synthèse* entre l'approche de Blau et Duncan et l'approche que j'ai commencé à développer (et qu'ils appellent assez justement « l'approche par identification de sous-populations »). Mais la synthèse ne paraît plausible que parce qu'au départ déjà, les données empiriques sur lesquelles j'ai travaillé sont de même type, de même structure que les données de Blau et Duncan: il s'agit de données obtenues au moyen de questionnaires *fermés*, et qui plus est, de questionnaires *transversaux*³.

Ces données appartiennent finalement à un type tout à fait particulier, les données quantifiables résultant d'observations sur des individus. Ce n'est pas à partir de ce type de données qu'ont travaillé ceux qui ont fait réellement avancer la « sociologie » (ou plutôt, la compréhension du mouvement historique des rapports sociaux): Tocqueville ou Max

1. Peter M. Blau et Otis D. Duncan, *The American Occupational Structure*, New York, Wiley, 1967; Seymour M. Lipset et Reinhard Bendix, *Social Mobility in Industrial Societies*, Berkeley, University of California Press, 1959.

2. Paul Bernard et Jean Renaud, « Contre-mobilité et effets différés: une réflexion sur la transmission des biens inclusifs et des biens exclusifs », dans ce numéro-ci, p. 81-97.

3. Voir Daniel Bertaux, « Mobilité sociale biographique. Une critique de l'approche transversale », *Revue française de sociologie*, vol. 15, n° 2, juillet-septembre 1974, p. 329-362.

Weber, Durkheim ou Karl Mannheim, ou naturellement Karl Marx. Les historiens aussi, qui sont bien souvent meilleurs sociologues que les sociologues (voir les travaux de Michel Foucault ou d'E. P. Thompson par exemple), travaillent à partir d'autres types de données. En fait on peut défendre l'idée que, de par leur nature même de données individuelles — et — quantifiables, les données d'enquêtes par questionnaires, si elles se prêtent assez bien aux sondages d'opinion, constituent plutôt un *frein* à la compréhension structurelle, sociologique, des processus sociaux.

Les articles empiriques que j'ai publiés jusqu'ici se fondaient sur une grande enquête par questionnaires; c'est ce qui a pu induire en erreur Bernard et Renaud. Pourtant, utiliser ces données n'a jamais signifié pour moi, adhérer aux présupposés « philosophiques » qu'elles véhiculent. C'est par exemple ce qui me sépare de Raymond Boudon: il cherche une issue dans le retour au niveau des individus, dans une compétition universelle d'individus — ou de familles — possédant des ressources différentes; il étend ainsi à la sociologie une épistémologie qui est celle, en économie, du marginalisme.

Je m'efforce au contraire de construire une alternative à la philosophie et à la pratique néopositivistes. La contradiction dans mon travail vient de ce que j'ai jusqu'ici utilisé des données empiriques qui émanaient elles-mêmes de cette philosophie et de cette pratique: ces données irradiaient en quelque sorte le néopositivisme, contaminaient sans doute les quelques réflexions sociologiques que j'ai pu avancer ici ou là, et pouvaient laisser croire à la possibilité d'une *synthèse* entre l'approche traditionnelle et celle que j'élaborais. C'est pourquoi il paraît utile de montrer, en quelques questions précises, tout ce qui sépare l'approche cherchée de l'approche néopositiviste.

CRITIQUE DU PROBABILISME

Le premier pas vers une pensée claire, c'est le rejet de la conception probabiliste du monde. Tant qu'on se meut au sein de cette conception du monde on ne peut formuler une seule idée sur les processus réels; car ces processus sont des processus de *détermination*.

Or le probabilisme est à la racine épistémologique de tous les travaux de la sociologie quantitative nord-américaine depuis trente ans — depuis Stouffer. C'est ainsi par exemple qu'un de ces méthodologues qui sont chargés de légitimer l'empirisme contemporain, Hubert Blalock, explique que la loi de la gravitation elle-même est une loi probabiliste parce que, comme chacun sait, les feuilles des arbres ne tombent pas à terre selon la verticale. Blalock s'appuie ici sur plus grand que lui: Ernest Nagel, auteur de *The structure of science*⁴, sorte de bible épistémologique du néopositivisme. Tout ceci remonte d'ailleurs à l'idéalisme viennois des années 20: les noms de Carnap et de Lazarsfeld sont mentionnés dans la préface. Nagel consacre douze chapitres aux sciences exactes et trois aux sciences sociales. Blalock écrit: « Nagel remarque qu'une des raisons pour lesquelles, dans les sciences sociales, les « lois » sont de nature statistique est qu'elles sont exprimées comme si elles s'appliquaient à des situations du monde réel et non à des situations idéales. Les lois véritablement universelles, ne souffrant aucune exception, ne s'appliquent en fait jamais aux situations réelles à cause de l'influence de facteurs perturbants. Nagel montre que, par exemple, la loi de la chute des corps devrait être exprimée en termes statistiques si l'on voulait qu'elle s'applique aux situations empiriques les plus diver-

4. Ernest Nagel, *The Structure of Science*, New York, Harcourt, Brace and World, 1961.

ses. Au lieu de cela, elle est formulée de manière universelle, mais les conditions dans lesquelles elle est supposée s'appliquer sont précises et très contraignantes. Ainsi elle ne s'applique que dans le vide parfait, lequel n'est jamais réalisé dans le monde réel⁵ ».

Blalock ne fait que dire explicitement, de façon naïve et évidemment stupide, ce qui est implicitement impliqué par toutes les techniques empiriques probabilistes. Quelques années plus tard, Morris Rosenberg (co-rédacteur avec Paul Lazarsfeld, du fameux *Language of Social Research*, paru en 1955), reprendra la même idée: « En Science Sociale, notons-le, (la) détermination n'est pratiquement jamais invariable. Les relations se fondent sur des associations statistiques (*statistical trends*) de sorte qu'elles reflètent des tendances. La variable indépendante est une variable qui « tend à déterminer » la variable dépendante; on peut dire qu'elle « l'influence⁶ ». » Dans la suite de ce passage, Rosenberg revient sur l'argumentation de Nagel telle qu'elle est exposée par Blalock. C'est sur de telles âneries qu'on a prétendu fonder « scientifiquement » la sociologie!

Puisse Mr. Blalock avoir reçu, comme Mr. Newton, une pomme sur la tête au lieu d'une feuille: il aurait ce jour-là compris le véritable sens de la gravitation universelle. Mais sans doute méditait-il dans une forêt d'érables: point de fruit pour lui faire entrer dans le crâne l'idée fondamentale, l'idée matérialiste. Les feuilles voletaient alentour, Mr. Blalock en conclut que le monde n'était *pas vraiment* déterminé. Y aurait-il eu de la brise ce jour-là, notre auguste méthodologue en aurait peut-être saisi qu'une *autre* loi que la gravitation, celle de la résistance de l'air, agissait en même temps sur les feuilles. Hélas, c'était un jour sans vent.

Mais pourquoi s'étendre sur un sujet aussi médiocre? Parce que par sa médiocrité même il a bloqué tout progrès dans la compréhension sociologique. De façon subtile, cette idéologie s'est dissimulée dans les *techniques* apparemment neutres utilisées pour observer les faits. Ces techniques, parce qu'elles observent exclusivement des individus (et non des *rappports* sociaux), orientent les recherches vers le psychosociologique et les *détournent*, en fait, de la compréhension sociologique, ou sociale-historique.

CRITIQUE DE LA NOTION DE « MOBILITÉ »

Si l'on veut saisir théoriquement, si l'on veut comprendre un jour les processus qui sont désignés aujourd'hui par le terme de mobilité, il faut commencer par se débarrasser du terme de « mobilité », car dans l'état actuel du champ ce terme jamais ne pourra acquérir le statut d'un concept.

Ce n'est que trop évident: si « mobilité » (mobilité sociale, par exemple) veut dire « passage d'une catégorie à une autre », sa définition repose tout entière sur la définition des *catégories*. « Mobilité sociale » renvoie à « catégories sociales », mobilité professionnelle à catégories professionnelles, mobilité géographique à catégories géographiques, mobilité culturelle à catégories culturelles, mobilité de revenu, de statut, à catégories de revenu, de statut. Or, la sociologie telle qu'elle existe est totalement incapable de dire sur quels fondements théoriques, éprouvés par confrontation au réel, on

5. Hubert M. Blalock, *Causal Inferences in Non-experimental Research*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1961, p. 16-17. La traduction est de nous.

6. Morris Rosenberg, *The Logic of Survey Analysis*, New York, Basic Books, 1968, p. 22. La traduction est de nous.

pourrait construire l'un ou l'autre de ces systèmes de catégories. Les sociologues empiriques qui sont bien forcés de reprendre telles quelles les catégories des instituts de recensement, semblent s'en contenter: ce faisant ils les réifient et les légitiment.

Pourtant il est facile de montrer qu'en regroupant *différemment* les catégories fines de recensement (pour la France il y en a 30) on arrive, à partir des *mêmes* données, à des images totalement différentes de la mobilité sociale intergénérationnelle⁷! Des trajectoires origine sociale-position sociale qui sont définies comme trajectoires de *mobilité* par un système de catégorisation, sont comptées comme trajectoires d'*immobilité* par un autre (le fils d'agriculteurs qui est devenu ouvrier sera mobile si l'on distingue, comme le fait Lipset, Agriculteurs et Travailleurs manuels; ou sera immobile si on les regroupe sous la même dénomination de « classes populaires », ou « classes laborieuses »).

Qui dit mobilité dit aussi implicitement immobilité: un terme appelle l'autre. Mais naturellement, la définition de l'immobilité (sociale, professionnelle, culturelle, géographique, etc.) est tout aussi arbitraire, pour le moment, que celle de la mobilité.

Qu'on en finisse donc avec ces ectoplasmes. Ce qui existe c'est un processus de *distribution*. Distribués nous sommes, êtres humains orientés par les rapports sociaux (y compris ceux qui ont formé notre idéologie) vers telle ou telle *place* dans la production, dans la société. Voici déjà un premier objet plus sociologique, plus concret: le processus de distribution des êtres humains dans les rapports de production, et plus largement les rapports sociaux. L'étude de ce processus, des rapports sociaux-historiques qui le déterminent (et la détermination n'exclut pas la *contradiction* dans la détermination!), remplace avantageusement celle de la « mobilité », cet indéfinissable non-concept.

DE LA DISTRIBUTION À LA PRODUCTION DES ÊTRES

Distribution: ceci évoque production, et consommation. L'analogie est utile. Nous, êtres humains socialisés (avec plus ou moins de bonheur), avant d'être distribués, nous avons été *produits*. Produits par qui, par quoi, pour qui et pour quoi: essentiellement pour être « consommés », pour user cette énergie humaine (ce goût de vivre dont nous sommes porteurs) sous forme de force de travail, dans les usines et les cuisines, dans les bureaux et les métros; ou bien, pour ceux qui sont bien nés, sous forme de mise en œuvre des rapports sociaux de pouvoir à partir du « bon » côté de ces rapports, le côté du pouvoir. Indication sommaire, certes. Je veux simplement affirmer ceci: les êtres humains, « nous », sommes produits, pour être « consumés », et la distribution qui de nous est faite n'est que la *médiation* entre ces deux processus principaux (anthropo-production, anthropo-consomption): soit qu'elle soit l'œuvre des « marchés du travail », ou d'appareils (scolaires, etc.); soit que, ambitieux ou révolté, celui qui est distribué prenne en main la tâche de *se* distribuer, ce qui n'est jamais que *l'intériorisation* d'un processus de part en part *social* (et non individuel), en jouant sur ses contradictions et les occasions de « liberté » qu'elles offrent quelquefois.

7. Voir Daniel Bertaux, « Sur l'analyse des tables de mobilité sociale », *Revue française de sociologie*, vol. 10, n° 4, octobre-décembre 1969, figure 1a, p. 453, et figure 1b, p. 454; Daniel Bertaux, « An Assessment of Garnier's and Hazelrigg's Paper on Social Mobility in France », *American Journal of Sociology*, sept. 1976, vol. 82, n° 2, p. 388-398.

RAPPORTS DE DISTRIBUTION, RAPPORTS DE POUVOIR

J'ai parlé des rapports de pouvoir: c'était pour casser le caractère universel, universaliste, humanistique, du discours sociologique dominant. Selon leur origine de classe, les êtres humains sont distribués *différemment*: voici encore un point fondamental. Faute de le poser clairement on retombe dans les ornières du « marché du travail » (unique et indifférencié!), de l'« *human economy* » marginaliste, qui n'accumule depuis sa fondation que les échecs théoriques et empiriques, ou dans les balivernes d'une sociologie qui partirait des individus: autrement dit, on en reviendrait à « la société, collection d'individus » de l'époque présociologique. À vouloir éviter une « pensée qui date du XIX^e siècle » (celle de Marx, on s'en doutait — et non celle de Durkheim ou de Weber!) on en reviendrait, on en revient parfois explicitement (voir le retour à la mode de Rousseau, d'Adam Smith) à une pensée du XVIII^e siècle, ou plutôt à ses aspects les plus superficiels.

ESQUISSE D'UNE STRUCTURE DE CLASSE

Dans les sociétés où nous vivons, on distinguera aisément quatre groupes sociaux: des propriétaires de gros capitaux (et leurs familles), des ouvriers (et leurs familles), des agents d'encadrement: cadres, enseignants, policiers, etc. (et leurs familles), et des propriétaires de petits moyens de production qu'ils mettent en œuvre eux-mêmes: paysans, artisans, petits commerçants et leurs familles. Ces quatre groupes ne rendent certes pas compte de toute la réalité d'une société industrielle; mais ils sont les éléments principaux qui en constituent la *structure*. Leurs rapports (et pour moi ce sont des rapports de *classe*) sont les rapports sociaux fondamentaux. Dans la mesure où ces groupes cherchent à transmettre à leurs enfants leur statut social, on peut s'attendre à ce qu'ils le fassent *différemment*.

Pour les propriétaires de capitaux, gros et petits, ce sera la *transmission du capital*, la transmission du rapport social (juridique) de propriété du capital, qui donnera aux enfants le même statut que celui des parents. Pour les agents d'encadrement, puisqu'il n'y a pas de capital à transmettre, on fait faire aux enfants des *études* afin qu'ils puissent à leur tour occuper des postes d'agents d'encadrement. Pour les ouvriers la « transmission du statut » prend l'aspect d'une transmission *négative*: sans capital ni diplôme, que peut-on faire d'autre que de travailler directement sous les ordres du capital?

QUESTION DE MÉTHODE

Si ce qui précède est aussi réaliste, structurellement réaliste, que je le prétends, est-il alors légitime de continuer à penser en termes de « relations entre des variables »: influence de la profession du père sur celle du fils, par exemple, ou du niveau d'éducation du fils sur sa profession? Raisonner ainsi, n'est-ce pas s'efforcer de saisir des processus très différents, *qualitativement* différents, au moyen d'une même grille?

C'est ce dernier point qui est le plus difficile, tant est prégnante l'idéologie méthodologique, la conception empiriste de la sociologie, celle de Stouffer et Lazarsfeld: la conception selon laquelle les lois qui régissent les processus sociaux prennent la forme de « relations entre des variables ». Et pourtant: considérons l'idée « relation entre profession du père et profession du fils ». Cette idée prétend enserrer dans une même *forme* (la corrélation statistique entre deux « variables ») des contenus absolument hétérogènes: le

père grand bourgeois qui transmet à ses fils et filles, « ses » capitaux (son rapport juridique à des capitaux); le père intellectuel — et la mère — qui suivent de très près la progression de leurs enfants à travers l'appareil scolaire, et qui interviennent dès qu'il y a fléchissement; le père commerçant, qui élève son fils aîné dans la boutique même (au diable l'école!) et lui fait une place dès qu'il a atteint l'âge; le père ouvrier, qui espérait peut-être mieux pour son fils, mais qui au premier mauvais bulletin de notes, « reconnaît » la force du destin qui l'emmènera lui aussi à l'usine: « il n'est pas doué pour les études ». Distinguer ces processus qualitativement différents, les analyser chacun tel qu'en lui-même il se développe, mettre en évidence les rapports sociaux, évidemment complètement différents, qui gouvernent les uns et les autres, c'est commencer à faire de la sociologie *concrète*. Au contraire, aplatir toutes les différences sur ce lit de Procuste qu'est l'idée de « variable », c'est choisir de tourner le dos à l'étude attentive, concrète, des processus réels. La forme qui en résulte, relation mathématisable entre variables « universelles » (universelles parce qu'elles se mesurent sur tout individu) n'a de scientifique que l'apparence; la forme est creuse, le contenu en est absent. La question de la *scientificité* d'une approche est une question de *contenu*, et non une question de forme: n'en déplaient à MM. les méthodologues.

FÉCONDITÉ DE L'APPROCHE CLASSISTE

Avec cette approche qui distingue chaque « classe » sociale, et étudie dans chaque cas le processus par lequel la classe recrute ses agents parmi les enfants de ses agents, on commence enfin à y voir clair. Mieux: c'est seulement cette approche qui, au contraire de l'autre, permet de saisir ce qu'il y a de *structurel* dans les processus, et ce qu'il y a d'*universel* dans les êtres humains.

Saisie du structurel: en voici un exemple. J'ai commencé à m'intéresser, il y a deux ans environ, à la question de l'*héritage* (héritage de capital, capital au sens classique, *capital productif de capital*; et non au sens analogique et mièvre de capital « culturel »). Or, la réaction de certains sociologues a été de dire: l'héritage (de capital) n'a pas d'importance pour la mobilité sociale, il ne concerne que quelques pourcents de la population. Remarque singulière de la part de gens qui se disent sociologues: en effet, si la classe qui détient les moyens de production, qu'elle représente 5% ou 1 pour 1.000 de la population, les transmet intégralement à ses enfants, cela ne concerne pas qu'elle: cela concerne aussi tous les autres, puisque privés de moyens de production, ils se trouveront, diplômés ou pas, contraints de s'embaucher auprès des nouveaux « employeurs ». Le rapport de propriété (des moyens de production) est *aussi* dans le même temps, rapport d'expropriation; la reproduction de ce rapport signifie également la perpétuation de l'expropriation, pour la plus grande partie de la population. Elle signifie la perpétuation d'une *structure* de rapports: *ceci* est sociologique, et c'est *précisément* ce que sont incapables de voir nos « sociologues⁸ ».

L'héritage de capital ne reproduit pas seulement la classe « capitaliste », il reproduit en même temps la classe « non-capitaliste »; il reproduit, en fait, leur rapport. Ceci se comprend assez facilement; il est donc d'autant plus étonnant que, par rapport à la littérature sur la « mobilité sociale », cette idée soit une idée neuve. Penser qu'on a pu pendant trente ans écrire des milliers de pages sur la relation entre origine sociale et

8. *Idem.*

position sociale sans jamais mentionner l'institution de l'héritage! Voilà un beau symptôme de l'enlissement mentionné plus haut.

Certes il n'y a pas là de quoi étonner un néopositiviste. Premièrement, dira-t-il, où sont les données? Celui qui n'apporte pas ses *data* n'a pas droit à la parole (*nota bene*; travaillant actuellement à la rédaction d'un ouvrage sur la distribution des êtres dans les rapports sociaux, j'ai cherché des données sur la transmission intergénérationnelle des capitaux: ce que j'ai trouvé de plus récent remonte... à la première moitié du XIX^e siècle). Deuxièmement, je l'ai dit, on fera remarquer que l'héritage de capital ne concerne tout au plus que « quelques pourcents » de la population: une proportion statistiquement négligeable. Or l'argument m'a été opposé par un sociologue « blauduncanien » mais aussi, chose plus étonnante, par un marxiste structuraliste: comme quoi l'influence du néopositivisme se fait sentir bien au delà de ses limites institutionnelles.

Raisonnement comme si nos 5% de propriétaires ne constituaient qu'un résidu sans signification statistique, c'est manquer le point central, l'entrée vers la saisie d'une structure. Pourtant si les sociologues raisonnent ainsi spontanément, c'est qu'il y a *effet de champ*: ce n'est pas eux, mais le champ idéologique en eux, qui ne *peut* pas voir l'importance structurelle de l'héritage de capitaux. Ce n'est pas assez de dire qu'ils sont « soumis à l'idéologie dominante », et qu'en raisonnant comme ils le font, ils avalisent implicitement l'idée selon laquelle la condition normale de « l'homme moderne », c'est la condition de non-propriétaire, la condition de prolétaire (au sens théorique du terme: personne qui, pour vivre, doit vendre sa force de travail). Il faut encore comprendre *par quelles formes spécifiques* l'« idéologie dominante » s'empare du champ de la sociologie et des cerveaux des sociologues. Je soupçonne que c'est à travers les *techniques*, c'est-à-dire les formes apparemment les plus éloignées de l'« idéologie », que l'idéologie dominante parvient à conquérir les places fortes du champ de la sociologie: l'exemple exposé ci-dessus en constitue, sinon la démonstration, du moins l'illustration.

RELATIONS STATISTIQUES ET RAPPORTS RÉELS

Dans l'article de Paul Bernard et Jean Renaud, le cas des « dépasseurs » (par exemple le fils d'artisan qui commencerait par être ouvrier et finirait comme gros industriel) est censé, je cite, « consacrer la faillite de l'analyse par différenciation des sous-populations ». J'avoue ne pas saisir pourquoi. Selon les auteurs les dépasseurs ne sont ni des contre-mobiles, ni des mobiles; selon moi ils sont l'un et l'autre. Mais notre discussion permet au moins de dégager un point fondamental; il faut faire la distinction entre *l'influence réelle* de l'origine sociale sur la carrière, influence que l'on ne peut observer directement (du moins sur des statistiques; la méthode biographique permet au contraire de saisir le jeu des « influences »), et la *relation statistique* entre origine sociale et position sociale. Ils apparaîtront semblables, le cas du fils de cordonnier qui est devenu camionneur par ses propres moyens et celui du fils de garagiste qui a repris le garage de son père: et pourtant leur contenu sociologique est différent. J'ai choisi deux exemples qui ont une signification massive et non individuelle: les cordonniers disparaissent (leur « reproduction sociale » est cassée par l'industrialisation de la chaussure), les garages demeurent. Si, donc, j'interprète ces deux carrières de la même façon, comme carrières de contre-mobiles — car tous deux auront commencé comme ouvriers —, je m'illusionne: il faut les distinguer.

Cela ne signifie pas que l'on doive descendre à l'infini dans le détail: bien au contraire. Cela signifie que l'on doit chercher à mettre le doigt sur la ligne de partage qui découpe *réellement* l'artisanat en deux ainsi que le petit commerce: d'un côté les métiers liés au secteur rural, pré-industriel, pré-capitaliste (cordonniers et épiciers, tailleurs et mercières, boulangers et quincailliers); de l'autre, ceux qui au contraire florissent avec le développement du capitalisme (garagistes et épiceries fines, esthéticiennes et antiquaires, réparateurs de télévisions et vendeurs d'électro-ménager). Plus que la distinction entre artisans et commerçants, *cette* distinction est sans doute pertinente: on aimerait disposer de statistiques de mobilité intergénérationnelle construites selon son principe.

En fait, l'exemple des « dépasseurs » si on le traite à fond, permet de poser la nécessité de distinguer relations statistiques et rapports réels. Or il me semble que l'approche classiste est à même de faire cette distinction; l'approche suivie par Blau et Duncan par contre lui tourne le dos.

Si faillite il y a, c'est je crois celle d'une certaine forme de données statistiques: les données transversales, les seules dont nous disposions jusqu'ici, que ce soit aux États-Unis ou en France. Dans l'article de 1974 que critiquent Bernard et Renaud, j'ai essayé d'illustrer une conception sociologique qui se voulait concrète donc longitudinale, avec des données de caractère transversal: ceci pour montrer, précisément, les limites de ce type de données. Blau et Duncan quant à eux, ont accepté les données que le Bureau de Recensement a bien voulu leur fournir; ils n'ont pas cherché à les « trianguler » avec d'autres données, ils n'ont pas remis en question leur validité, ils n'ont pas cherché à mettre en lumière leurs limites: d'où l'apparence de cohérence de leur travail. Ils ont adapté leur méthodologie aux données qu'ils avaient; et ils ont adapté leur théorie à leur méthodologie (en cherchant des « variables explicatives »). Voilà ce que j'appelle de l'empirisme! Le savoir-faire de Duncan a bien ficelé le paquet; tout se tient ensemble dans ce livre. Tout tient ensemble, ou tout s'effondre ensemble. C'est un très joli château de cartes méthodologique. Mais que l'on se demande un instant: qu'est-ce que ce livre nous apprend sur l'immense transformation de la société nord-américaine de la Première Guerre Mondiale au début des années 60, sur les processus concrets de distribution des Américains dans les différentes couches sociales, sur la signification historique de l'urbanisation massive, de la scolarisation massive, sur l'action des forces sociales qui ont gouverné tout le processus de bout en bout (voir les études de communautés des Lynd et de Hollingshead); force est de reconnaître que ces questions ne sont pas traitées dans le livre. Seules ont été traitées celles que permettait la nature des données, et celles-là (du type « influence du statut du père sur le niveau d'éducation du fils » — « père » et « fils » au singulier, voilà une abstraction qui ne coûte pas cher!) flottent à la surface des phénomènes sociaux. Jamais elles n'essayent de saisir le mouvement historique des rapports sociaux, jamais elles n'ont l'audace d'en esquisser les structures sociologiques.

REPRODUCTION ET MOBILITÉ SOCIALE

Chacun sait que des flux de fils d'agriculteurs envahissent les usines et les villes, que des fils d'ouvriers font des études, que des gens sans fortune initiale parviennent à fonder des « entreprises rentables ». Il semblerait que la voie tracée plus haut, l'examen classe par classe des processus de « reproduction », ne puisse rendre compte de ces phénomènes de mobilité.

Or, c'est le contraire qui est vrai: tant que l'on n'a pas compris l'essentiel, à savoir les mécanismes de reproduction classe par classe et leur *solidarité structurelle* (la transmission du statut de capitaliste signifie en même temps, transmission du statut de prolétaire), on ne peut comprendre la « mobilité » qui n'est qu'une conséquence seconde de l'essentiel. J'ai affirmé une thèse: la démonstration, c'est l'histoire contemporaine (l'histoire du capitalisme, principalement depuis le XVI^e siècle) qui la fournit⁹. Que les sociologues lisent des livres d'histoire, ils ne perdront pas leur temps. Ils comprendront, par exemple, comment l'exode rural est un processus qui apparaît avec le capitalisme, avec la pénétration des rapports marchands dans les campagnes; comment la concentration d'ex-paysans prolétariés dans les usines n'est que l'envers du phénomène premier, la concentration de capitaux en certains lieux d'industrie. Ils apprendront à replacer certains aspects, certaines « causes » de l'exode rural (« attraction des villes », « destruction de la culture rurale », « migrations cumulatives ») que l'on considère trop souvent comme autant de « facteurs » juxtaposés et sans relation, dans le cadre d'une *totalité historico-sociale*, celle du développement de l'accumulation capitaliste (à l'échelle mondiale dès le début, comme le montre fort bien Wallerstein). Au lieu de plaquer sur toute réalité la piètre théorie des « trois secteurs » (primaire, secondaire, tertiaire), théorie qui se veut d'emblée universelle et n'y parvient que parce qu'en elle il n'y a rien que du vide (quoi de plus universel en effet que le vide?), ils apprendront à tenir compte de la réalité historique, du *mouvement-historique de la réalité sociale*, mouvement aux formes profondément diversifiées selon les conditions locales et temporelles (l'exode rural a été très différent en Grande-Bretagne, en France, aux États-Unis, au Québec, au Mexique...): pour construire une « théorie de l'exode rural », par exemple, il faut d'abord connaître ses multiples visages historiques, et construire l'objet théorique « exode rural » (ou le rejeter) *à partir* de ces connaissances concrètes. La théorie des trois secteurs, qui pose au départ et d'un seul coup l'objet, la thèse et la conclusion, est en fait terminée avant même d'avoir été commencée: dogmatisme extrême qui interdit toute occasion, au mouvement de la pensée, de pouvoir suivre le mouvement historique du réel, de se l'approprier (de « comprendre »), et de l'exprimer par le langage (de le « théoriser »). L'absence de formation historique des sociologues, présents ou à venir, est la garantie pour l'establishment social (et accessoirement, pour l'establishment sociologique) que rien d'important, rien de profondément significatif ne pourra sortir de la plume des sociologues. L'absence de perspective historique garantit l'insignifiance du discours sociologique¹⁰.

9. Voir par exemple les excellents travaux d'Immanuel Wallerstein, *The Modern World System: Capitalist Agriculture and the Origins of the European World Economy in the Sixteenth Century*. New York, Academic Press, 1974, et « The Rise and Future Demise of the World Capitalist System: Concepts for Comparative Analysis », *Comparative Studies in Society and History*, vol. 16, n° 4, septembre 1974, p. 387-415.

10. Des millions d'hommes et de femmes, des millions de familles ont connu, ont vécu, vivent et vivront l'exode rural sur la planète. Que leur disent implicitement les sociologues nord-américains, avec leur classification en *Farm/Manual/Non-manual*, issue de la théorie des trois secteurs? Ils leur disent que le mouvement de l'agriculture à l'usine est un mouvement de même type que le mouvement de l'usine aux bureaux, que c'est un mouvement de mobilité *sociale*, de mobilité sociale *ascendante*. Voilà pourtant une thèse qui, à tout le moins, n'est pas évidente. Il s'agit le plus souvent d'une prolétarianisation objective. Celle-ci s'accompagne parfois d'une hausse du niveau de vie; mais cela vient de ce que le niveau de vie à la campagne a terriblement *diminué*, en termes relatifs, depuis l'invasion des campagnes par les rapports marchands, depuis le moment où le mode de production capitaliste s'est *asservi* les formes paysannes de production. En caractérisant d'emblée le passage de la campagne à la ville comme passage de mobilité sociale *ascendante*, on empêche en fait toute analyse sociologique, et toute réflexion *sociale*, sur la signification historique de ce passage de masse.

À QUI PROFITE LA MOBILITÉ?

L'analyse de l'exode rural permet aussi de découvrir une énorme supercherie: celle qui pose comme une évidence que la mobilité profite aux mobiles, voire à leur milieu d'origine. Le discours ambiant nord-européen sur l'immigration de travailleurs venus d'Italie, du Portugal, du Maghreb, de Turquie, d'Afrique Noire, d'Inde, du Pakistan tend à conférer à cette immigration, qui est la forme moderne de l'exode rural, le sens d'un mouvement bénéfique pour ces travailleurs, pour leurs familles restées au pays, pour le pays d'origine lui-même. Mais qui bénéficie le plus de ce mouvement sinon les industriels des pays d'Europe du Nord (dont la France) et indirectement, d'autres couches sociales de ces pays? À qui profite l'énorme masse de surtravail non-payé, l'énorme masse de plus-value produite par les travailleurs immigrés? À qui profite le fait que les coûts de *production* de l'énergie humaine dont ils sont porteurs soient supportés intégralement par leur pays d'origine: par les femmes de ces pays qui les ont mis au monde, nourris, élevés, soignés, jusqu'à l'âge de labeur; et qui les accueilleront lorsqu'ils reviennent au pays, à 35-40 ans, usés, brisés, mutilés, épuisés (je n'exagère rien)? Qui profite d'un processus par lequel sont construits en Europe, avec des *matières premières* qui viennent d'Afrique, avec du *pétrole* qui vient d'Afrique, et avec du *travail* qui lui aussi vient d'Afrique, des automobiles qui seront revendues aux Africains (pas les mêmes) plusieurs fois leur coût de production? Les détails de fonctionnement du capitalisme recèlent bien des mystères, mais ses résultats globaux n'ont rien de très mystérieux pour qui accepte de les regarder en face. En fait, les migrations massives sont des mouvements planétaires d'énergie humaine venant se concentrer autour des pôles de développement industriel, c'est-à-dire d'accumulation capitaliste; et ces mouvements qui ne profitent ni aux mobiles, ni à leurs pays d'origine, enrichissent considérablement les « points d'arrivée », c'est à dire les capitaux d'accueil: ceux qui dès le départ, par leur dynamique même, ont déclenché tout le processus.

LA MOBILITÉ SOCIO-PROFESSIONNELLE ET SES SIGNIFICATIONS

Il reste tout de même, diront les fervents de la mobilité cramponnés à leurs valeurs, la mobilité sociale qui permet à tant de fils d'ouvriers de se hausser au-dessus de leur niveau d'origine. Les statistiques le montrent: en France, par exemple, 34% de fils d'ouvriers sont devenus des non-manuels. N'y a-t-il pas là un phénomène majeur, un phénomène spécifique de nos sociétés industrielles et libérales?

Voyons cela d'un peu plus près. Notons d'abord que si l'on sait compter, 34% de mobiles cela fait deux tiers d'immobiles: deux fils d'ouvriers sur trois sont eux-mêmes ouvriers pour la génération historique considérée (Français nés entre les deux guerres mondiales). En l'absence d'enquête sociologique nous ne pouvons que deviner ce que signifie cette proportion de deux tiers en termes d'espairs déçus (des enfants et de leurs parents), en termes d'élimination scolaire massive par des instituteurs eux-mêmes imbus d'idées progressistes, en termes de reproduction des privilèges pour ceux qui sont nés ailleurs; mais passons. Que sont devenus les 34% d'ascendants?

Ils vendent des clous, ils vendent des boîtes de petits pois; ils règlent la circulation; ils trient les lettres dans les sous-sols des bureaux de poste; ils sont, parfois, chef de bureau, chef de rayon, ou plus souvent, concierge.

Voilà, je ne dis pas toute, mais une bonne part de la « réussite sociale » de ces héros de l'ascension sociale. Selon nos savants sociologues, ils « sont passés du secteur secondaire au secteur tertiaire »; ils « ont bénéficié de l'énorme développement des services, corrélatifs de la société moderne »; ils « sont les pionniers de la société de demain, la société post-industrielle » (voir aussi: société de consommation, de loisir, d'abondance, écologique, festive, technélectronique, automatisée...). Ils le sont peut-être; ils l'ignorent sans doute.

Bien entendu, je force un peu le trait; il le faut, pour donner au trait de la force. En fait, je ferais volontiers l'hypothèse qu'il y a, chez les non-manuels, trois niveaux plus un. Le premier niveau serait celui des employés de commerce, de bureau, de police, d'hôpital, etc.: c'est un niveau de prolétaires. Le second niveau serait celui des agents d'encadrement: petits chefs, sous-chefs, chefs de bureau, voire instituteurs: c'est le niveau « moyen », celui où l'on se trouve entre les masses exploitées et la classe au pouvoir; la classe au pouvoir se sert de vous comme d'un *moyen*, précisément, pour encadrer, commander, contrôler, réprimer, les masses exploitées. Les « classes moyennes », ces mal nommées, sont en fait des couches-moyennes. Enfin le troisième niveau, celui de la bourgeoisie au sens large: cadres supérieurs, professions libérales, bourgeois à petits capitaux. Ce niveau, autant que les statistiques le révèlent, est presque fermé aux enfants issus des couches populaires. Quant au cœur de la classe dominante, grandes dynasties bourgeoises et hauts fonctionnaires, liés d'ailleurs par mille liens de sang et d'intérêt, c'est un milieu totalement inaccessible à ces mêmes enfants, et pratiquement fermé aux autres.

D'autre part cette mobilité ascendante est assez largement *illusoire*. Je reprendrai ici l'image proposée ailleurs pour exprimer le double mouvement en sens inverse, des hommes vers le « haut » et des places vers le « bas »: celle d'un escalier roulant qui descend, et que montent les familles¹¹. Tant qu'on est sur l'escalier on a le sentiment de s'élever. Mais si l'on prend un peu de recul on s'aperçoit que ceux qui montent, restent au même niveau réel (structurel); et ceux qui ne montent pas, par exemple la famille qui compte trois générations d'instituteurs, en réalité s'enfonce. L'image de « l'escalier qui s'enfonce » me paraît exprimer assez bien à la fois le processus réel et l'illusion qu'il génère. Les parents rêvent pour leurs enfants de la marche supérieure, mais quand les enfants l'atteignent (quand, par exemple, le fils d'un ouvrier devient employé de banque), cette marche est descendue d'un degré.

MOBILITÉS ET MOUVEMENT HISTORIQUE DES RAPPORTS SOCIAUX

On pourra dire que je schématise et m'opposer des exemples de mobilité sociale *réelle*. La question n'est pas de savoir si l'on schématise ou non, mais si le schéma est adéquat ou non au réel, au mouvement réel, aux structures du mouvement réel.

L'image de l'escalier qui s'enfonce a au moins le mérite d'attirer l'attention sur un caractère fondamental du mode de production capitaliste et du type de sociétés qu'il engendre: le caractère de mouvement permanent, de « révolution » permanente des formes de production, des rapports sociaux, des formes sociales et culturelles. Le capitalisme est mouvement, parce que le capital n'existe que dans le mouvement, dans la marche en avant, irrésistible et aveugle, vers la recherche du profit, de

11. Daniel Bertaux, « L'héritage sociale en France », *Économie et Statistique*, 9, février 1970, p. 37-47.

l'accumulation, de l'extension; les formes qu'il construit, usines et institutions, modes de consommation et modes de vie, cultures et idéologies, ne sont que des formes transitoires; utiles à une phase, elles deviennent dépassées à la phase suivante et sont détruites par le mouvement même qui les avait engendrées et développées.

Peut-être est-ce là le secret profond du succès de l'idéologie de la mobilité sociale dans cette société de capitalisme sauvage qu'est la société des États-Unis. Quand toute la société autour de lui semble tendre vers l'accumulation, vers la croissance, vers le « progrès », le citoyen américain peut-il éviter de concevoir sa propre vie dans les termes au moyen desquels on lui impose de penser la vie de cette société? Peut-il éviter de mesurer sa vie réelle à l'aune de cette image idéale d'une trajectoire sociale ascendante? Si l'accumulation est la valeur sociale suprême, la conséquence au niveau individuel n'est-elle pas de penser sa vie comme processus d'accumulation? Aux États-Unis la mobilité sociale ascendante est une *valeur*, non seulement parce que cela arrange bien l'idéologie dominante, mais aussi parce qu'en effet, elle représente la transcription au niveau personnel de la valeur suprême de la société américaine, qui n'est ni la démocratie, ni la liberté, mais l'accumulation.

MOBILITÉ DES INDIVIDUS, STABILITÉ DES STRUCTURES

Au cours de son premier voyage en Grande Bretagne, Alexis de Tocqueville avait été frappé par deux caractères de la société britannique. Sa relative *stabilité politique* était surprenante quand l'on venait de France, où (c'était dans les années 1830) l'on venait de connaître une longue période de luttes intenses entre les classes (la Révolution, l'Empire, la Restauration). L'ouverture de la classe dominante anglaise à des hommes venus d'ailleurs, n'était pas moins étonnante: alors qu'en France pour faire partie de la noblesse il convenait d'y être né, en Angleterre il suffisait d'avoir brillé dans quelque domaine (et surtout dans le commerce et les affaires) pour être anobli par la Reine et être ainsi accepté dans les rangs de la classe au pouvoir.

Tocqueville ne manqua pas de faire le rapprochement: la *mobilité* des hommes, conclut-il, permet la *stabilité* des structures. Voici de la bonne réflexion sociologique, et qui vaut encore aujourd'hui: si l'on remplace aristocratie par bourgeoisie, et bourgeoisie par prolétariat (qu'il soit en bleu de travail ou en veston-cravate), la réflexion de Tocqueville nous permet de saisir une des significations sociologiques, peut-être la plus profonde, de la mobilité sociale ascendante. Cette forme de mobilité, qui semblerait s'opposer à la *reproduction* sociale (au sens où Bourdieu et Passeron l'emploient), en constitue en fait le moment principal! Elle affaiblit en effet des mouvements sociaux qui d'en bas cherchent à modifier la structure profonde de la société, la structure de classe: leurs leaders sont invités à se joindre à ceux dont ils contestaient violemment le pouvoir. On leur fait une place, ils participent à ce pouvoir: mais individuellement. Ce processus, dit de « récupération » en France et, plus justement peut-être, de « cooptation » aux États-Unis, est aussi vieux que les structures de classe elles-mêmes. Dans certains pays il joue le rôle principal dans la corruption du mouvement ouvrier: corruption directement financière comme en Amérique du Nord (voir les hauts salaires et le niveau de vie encore plus haut des « officiers » des syndicats); corruption plus subtile en Europe du nord, qui commence par l'association honorifique à des comités, conseils, commissions de toute sorte, et finit par l'intégra-

tion pure et simple au sein du haut personnel administratif et politique de la classe au pouvoir (voir l'anoblissement d'anciens leaders ouvriers en Grande Bretagne, en récompense sans doute de leur « longue marche » à travers les rapports de classe...)

En confondant la reproduction des familles bourgeoises et la reproduction des rapports de classe, la seule qui compte au plan de l'histoire, Bourdieu et Passeron se sont jusqu'ici privés de la possibilité de penser la mobilité sociale. C'est une erreur que Baudelot et Establet avaient évitée: ils avaient posé très clairement que la reproduction importante est celle des rapports, non celle des lignées.

Les deux, en fait, peuvent se trouver en contradiction partielle: l'intérêt *général* de la bourgeoisie est d'accepter (de coopter) les brillants sujets issus d'autres groupes sociaux; mais l'intérêt *particulier* de chaque famille bourgeoise est de réserver les meilleures places à ses rejetons. La réponse à cette contradiction est peut-être dans la pratique matrimoniale des familles bourgeoises: les mariages entre filles de « bonnes familles » et garçons d'origine plus modeste mais aux talents confirmés par la réussite scolaire, sont semble-t-il plus fréquents que les mariages inverses. Démographiquement parlant, c'est une absurdité: les mariages inverses *doivent* être nombreux. Cela voudrait dire alors qu'ils sont moins *visibles*; cela voudrait dire en fait, que les lignées bourgeoises se perpétuent plus par les *femmes*, que par les hommes: de ceux-ci il y aurait, à chaque génération, un important renouvellement, par incorporation des jeunes loups d'autres classes, et par une relative mise à l'écart d'une partie des fils de familles: hypothèse pour laquelle je ne peux offrir jusqu'ici aucune vérification empirique. Mais s'il fallait n'avancer des idées que lorsqu'on dispose de tableaux statistiques pour les « vérifier », le champ sociologique stagnerait sans idées (et aussi, d'ailleurs, sans tableaux).

EN GUISE DE CONCLUSION

Au début de cette étude j'ai rejeté la notion de mobilité, pour la remplacer par le concept de *distribution*: distribution des êtres humains dans et par les rapports sociaux, distribution comme médiation entre leur production et leur consommation. Au terme de l'étude je retrouve l'idée de mobilité sociale, mais elle prend maintenant un sens différent. L'humanité vit son histoire: le mouvement historique des rapports sociaux l'emporte vers son destin. Un destin que nous contribuons à former. L'apparition historique du mode capitaliste de production a accéléré infiniment ce mouvement, en même temps qu'elle a clivé l'espèce humaine en deux camps principaux qui s'étendent maintenant à toute la planète. L'alternative s'est installée au cœur même du devenir historique: socialisme, ou barbarie. Pour le moment nous sommes encore, pays « socialistes » compris, dans le monde du capitalisme — dans « l'économie-monde capitaliste¹² ». Et tout y est, d'une certaine façon, mouvement: développements et sous-développements, progressions et régressions, constructions et destructions subséquentes de toutes les formes sociales. Mais dans le même temps, tous ces mouvements ont pour enjeu la conservation, la consolidation du rapport fondamental, le capital comme rapport social. Ceci se retrouve pour la question de la « mobilité »: la distribution des êtres humains connaît de profonds bouleversements, des déplace-

12. Voir Wallerstein, *op. cit.*

ments de masse se produisent sur toute la planète; mais ces mouvements n'ont pas en général le sens de « mobilité sociale » que leur confèrent nos savants sociologues; et ce sont précisément les exceptions à cette règle générale, les passages par lesquels les transfuges d'une classe sont réellement intégrés à *une autre*, qui contribuent le plus à la stabilité sociale de l'ensemble. L'élucidation du processus total est une tâche salubre, nécessaire, collective aussi; mais elle ne pourra progresser que sur des bases sûres, tant théoriques que pratiques.

RÉSUMÉ

Pour sortir la sociologie empirique en général, et la sociologie de la mobilité sociale en particulier, de l'ornière où le néopositivisme l'a enfoncée, il ne suffit pas de changer de théorie; c'est la *méthodologie* aussi et surtout qu'il faut critiquer. C'est en effet sous la forme apparemment neutre et « scientifique » des *techniques* développées autour de la recherche par sondages que s'introduisent subrepticement les *idées* épistémologiques fondamentales du néo-positivisme: l'idée probabiliste, l'idée de relations entre variables, l'idée de preuve, l'idée que la société est finalement composée d'individus, et non de rapports sociaux; autant d'idées totalement opposées à une véritable approche sociologique. À ces approches, l'auteur propose de substituer, par exemple, l'étude du processus crucial qu'est la transmission du capital par l'héritage; plus généralement, il faut montrer que chaque classe possède son propre mécanisme de recrutement de ses agents parmi les fils de ses agents. Il faut recentrer l'analyse de la mobilité sur ce qui doit être son véritable objet, le mouvement historique des rapports sociaux.

ABSTRACT

In order to take empirical sociology in general, and in particular the sociology of social mobility out of the rut where neo-positivism has thrust it, it is not sufficient to simply change theory; it is also, and above all the *methodology* which must be criticized. It is indeed under the apparently neutral and « scientific » form of *techniques* developed in survey research that are subreptitiously introduced the fundamental epistemological ideas of neo-positivism: the notions of probability, of relationships between variables, of evidence, the idea of a society made up of individuals rather than social relations; so many ideas totally in opposition to a genuine sociological approach. To these approaches the author proposes to substitute, for example, the study of the crucial process of transmission of capital through inheritance; more generally, it must be shown that each class possesses its own mechanism of recruiting its agents from amongst the very sons of its agents. The study of mobility must be refocused on its real object, the historical transformation of social relations.

RESUMEN

Para sacar a la sociología empírica en general, y la sociología de la movilidad social en particular, del atolladero donde el neopositivismo la hundió, no basta cambiar la teoría; es la metodología también que sobre todo es necesario criticar. Es en efecto bajo la forma aparentemente neutra y « científica » de *técnicas* desarrolladas alrededor de la investigación por sondeo que se introducen furtivamente las *ideas* epistemológicas fundamentales del neo-positivismo: la idea probabilística, la idea de relación entre variables, la idea de la prueba, la idea que la sociedad es finalmente compuesta de individuos y no de relaciones sociales, tantas ideas totalmente opuestas a una verdadera aproximación sociológica. A esas aproximaciones, el autor propone substituir, por ejemplo, el estudio del proceso crucial que es la transmisión de capital por herencia; más generalmente, es necesario mostrar que cada clase posee su propio mecanismo de reclutamiento de agentes entre los hijos de sus agentes. Es necesario recentrar el análisis de la movilidad sobre lo que debe ser su verdadero objeto, el movimiento histórico de relaciones sociales.